

Le cadre analytique revisité

wilfrid reid

Le modèle analytique est un modèle interprétatif. Au-delà de la conception classique de la résistance comme obstacle à une interprétation spécifique, l'auteur décrit une modalité d'organisation de la conflictualité interne qui entrave tout travail interprétatif. Cette modalité d'organisation concerne davantage le contexte psychique du discours que le contenu de ce discours. Ceci amène l'auteur à revisiter la notion de cadre analytique. Les maître-mots sont ici l'acte de représentation (D. Widlöcher), l'écart conception/perception (D.W. Winnicott) et le rapport à un objet présent/absent. Une brève illustration clinique accompagne ces propos

...cet art qui consiste à « déclencher » les hasards par le biais de mises en situation.

Cécile Mayrand

Une théorie du malaise

Il est de connaissance commune qu'il existe actuellement un malaise dans la pratique analytique. La chose est souvent présentée comme un phénomène récent. On peut cependant se demander s'il s'agit vraiment d'une question nouvelle. Ne serait-ce pas plutôt la reconnaissance nouvelle d'une question ancienne? La remise en chantier du corpus analytique n'a-t-elle pas accompagné pas à pas le développement de la psychanalyse? L'œuvre de Freud est, à ce titre, assez exemplaire.

Le questionnement y est continu et il revêt plusieurs formes. Au début, les modifications de la théorie vont de pair avec une transformation quasi en accéléré de la méthode. Qu'on y songe : en l'espace de deux décennies environ, nous passons de la suggestion hypnotique à la méthode cathartique, puis à la méthode de concentration, enfin à la méthode des libres associations. Subséquemment, Freud s'emploie davantage à revoir la théorie; il introduit successivement le narcissisme, la pulsion de mort et la deuxième topique; durant cette seconde période, la notion de construction mise à part, la méthode connaît assez peu de développement.

Quant aux post-freudiens les plus connus, la communauté analytique a surtout retenu leurs apports à la théorie; on pense à Klein, Winnicott ou Bion. Ferenczi et Lacan font quelque peu exception sur ce plan; chez ces derniers, des propositions nouvelles quant à la méthode ont davantage retenu l'attention. On songe, pour Ferenczi, à la méthode active, à l'analyse mutuelle; pour Lacan, à la séance de durée variable. Or, ces propositions ont fait l'objet de très vives discussions et ces controverses ne sont pas sans lien avec un certain isolement pour l'un, une certaine

exclusion pour l'autre. Il ne s'agit pas ici d'avaliser, tant s'en faut, ces nouvelles propositions. Il nous suffit de repérer là un signe, parmi d'autres, des difficultés que le mouvement analytique a connues historiquement dans le cours de sa réflexion sur la méthode.

Il est assez remarquable d'observer, à cet égard, que ce cheminement difficile de la méthode, associé au caractère « éclaté » de la théorie – tout symptomatiques qu'ils soient l'un et l'autre des lacunes de la pensée analytique – ne semblent pas avoir engendré par eux-mêmes un malaise significatif dans la communauté analytique. André Green, en 1974, paraît jouer les Cassandre en affirmant que « la psychanalyse [...] après avoir présenté toutes les *apparences* (mots soulignés par W.R.) de l'état floride, traverse une crise et ressent un profond malaise, pour s'en tenir à cet euphémisme » (Green, 1974, 63).

Comment peut-on comprendre le phénomène? Green (1974, 63) ouvre lui-même une avenue de réflexion en distinguant trois niveaux dans son analyse du malaise. Un premier niveau porte sur les contradictions entre le milieu social et la psychanalyse; un deuxième a trait aux contradictions au sein des institutions psychanalytiques; un troisième concerne les contradictions entre la théorie et la pratique. Or, nous le savons, la notion de crise réfère à un phénomène qui comporte de multiples facettes et des effets de réverbération entre ces diverses facettes. Ainsi, en ce qui concerne un individu, une crise au plan professionnel peut provoquer une crise au plan personnel qui, à son tour, peut susciter une crise conjugale, voire familiale.

Peut-être en est-il de même pour une collectivité? Nous assisterions actuellement à un tel effet de réverbération. En ce sens, le malaise que connaît actuellement la psychanalyse dans son articulation avec le milieu social, de par le déplaisir qu'il engendre, sensibilise vraisemblablement la communauté analytique au malaise propre à la clinique, celui de l'écart entre la théorie et la pratique : ce qui, à terme, peut s'avérer un effet heureux de la crise actuelle.

Théorie du malaise et/ou malaise dans la théorie? Sans doute doit-on penser l'un et l'autre. Notre réflexion portera essentiellement sur le malaise dans la théorie; cependant, les deux volets n'étant pas sans s'influencer réciproquement, nous aurons un bref commentaire sur la dimension sociale de la crise; nous interrogerons cette dimension sociale – psychanalyse oblige – à partir de sa composante subjective, à partir du regard que nous, psychanalystes, portons sur cette crise. Formulons les choses autrement : se peut-il que notre manière de penser le malaise se révèle comme l'illustration de l'un des aspects de celui-ci?

André Green évoque la perspective d'une « psychanalyse mélancolique ». Résumons sa thèse : le mouvement psychanalytique n'a pas réussi à faire le deuil de Freud. Sans lui, il ne se sent pas en mesure de faire face aux interrogations que la pratique analytique ne cesse d'adresser à la théorie. Nous sommes personnellement tenté de considérer comme l'une des expressions de cette maladie du deuil une réaction assez courante du milieu analytique en regard d'un certain refus social de la psychanalyse; nous faisons alors volontiers appel, en guise d'explication,

à cette métaphore de la peste, présumément proposée par Freud, en 1909, lors de son voyage en Amérique.

Freud a-t-il vraiment tenu ce discours? Ainsi qu'il en va souvent des mots historiques, il serait maintenant permis d'en douter. Cependant, le sort que les analystes ont réservé à la formule indique bien comment elle est dorénavant inscrite dans le processus d'historisation du mouvement analytique. Outre la facilité assez discutable avec laquelle nous nous discernons de la sorte un certificat de vertu psychique, nous devons reconnaître plus fondamentalement que l'argument repose sur le postulat métapsychologique d'une continuité nécessaire entre la scène sociale et la scène intrapsychique.

Or, s'il est un acquis de la clinique postérieure à Freud, c'est bien la mise à mal de ce postulat. Cette clinique nous montre à l'envi comment une certaine adhésion idéologique à la théorie analytique – une adhésion, devons-nous nous en surprendre, souvent à caractère passionnel – peut fort bien se manifester de pair avec un fonctionnement psychique qui désavoue en acte l'existence d'un inconscient personnel du sujet. Dans notre empressement à reprendre l'argument de Freud de manière incantatoire, nous sommes tentés d'oublier les enseignements de cette clinique.

Malaise dans la théorie

L'interprétation et/ou le travail interprétatif

Le modèle psychanalytique est un modèle interprétatif. Il est, dès lors, utile d'observer comment nous pouvons conceptualiser les obstacles à cet outil privilégié du travail analytique qu'est l'interprétation. Nous sommes ainsi conduit à élargir notre appréhension des choses en distinguant deux types de difficultés dans l'utilisation du modèle interprétatif. Le premier type emprunte une perspective traditionnelle; il porte sur une interprétation spécifique. Il s'agit de déterminer si cette interprétation est acceptée ou refusée. Hormis l'hypothèse toujours plausible de son caractère inexact, nous entendons le refus de l'interprétation comme la manifestation d'une résistance à accueillir la thématique particulière que véhicule l'interprétation.

Cette perspective classique demeure tout à fait pertinente. Est-ce cependant la seule compréhension possible? Nous pensons, au contraire, qu'il y a lieu de remettre en cause sa généralisation. La démarche clinique révèle, en effet, qu'il n'existe pas un lien univoque entre le destin de l'interprétation et l'évolution du processus analytique. Toute acceptation de l'interprétation ne se traduit pas nécessairement par une avancée du processus; a contrario, tout refus de l'interprétation ne porte pas obligatoirement entrave au déroulement du processus.

Illustrons cliniquement ces propos. Nous sommes en séance avec la dame au grand sourire, ainsi que nous pourrions la désigner ultérieurement. Depuis plusieurs semaines, il est un thème lancinant : une interruption éventuelle des séances. Elle hésite à poursuivre sa thérapie car son thérapeute ne semble pas

s'intéresser à elle. Quand le thème est abordé, nous n'observons pas une véritable élaboration du désintérêt. Le discours se situe dans le comportement; il se limite volontiers à un projet de comportement : interrompre ou ne pas interrompre les séances. Le dire s'inscrit dans le faire. Nous ne sommes pas dans ce lieu-dit de la transitionnalité, cette égale distance entre le penser et le faire, qui désigne l'espace analytique. Nous sommes davantage dans la forme verbale des bris du cadre (Reid, 1996, 425). Le dire est assez éloigné d'une démarche élaborative. Il devient un « faire ou ne pas faire », un « partir ou ne pas partir ».

Nous éprouvons la résonance contre-transférentielle de cette modalité de transfert. Le thérapeute, sollicité sur ce plan, devient lui-même taraudé par le faire; il fera ou ne fera pas une interprétation. Ce caractère contraignant de l'intervention nous fait sentir comment nous sommes loin du moment idéalement approprié pour l'interprétation, ce moment paradoxal où il est tout à fait possible de ne pas interpréter, ce moment où l'enjeu n'est pas de l'ordre du faire, où nulle contrainte ne s'exerce, ni du côté du patient, ni du côté du thérapeute.

Avec la dame au grand sourire, la contrainte est vivement ressentie dans le contre-transfert; ainsi le thérapeute fera une interprétation. Son contenu sera assez banal, ce qui, en soi, n'est pas un défaut. On sait que les interprétations les plus originales ou les plus réfléchies ne sont pas, tant s'en faut, les plus utiles. Celle-ci produit véritablement un effet bœuf; c'est peu dire qu'il est instantané; l'effet de l'intervention précède quasi l'intervention. L'entretien a cours en face à face. Le thérapeute a à peine formulé les premières syllabes de son commentaire que la patiente le gratifie d'un large sourire. Elle poursuivra sa thérapie; il est soudainement devenu très clair pour elle que son thérapeute n'est pas dépourvu d'intérêt à son endroit. Elle souligne comment son intervention en est la preuve; il lui a montré qu'il tient à elle, qu'il tient à ce qu'elle continue sa démarche.

L'acceptation de l'interprétation ne favorise pas ici le processus analytique. Nous n'assistons pas à une élaboration de l'angoisse d'abandon, l'angoisse associée au sentiment de rejet; nous observons plutôt une disqualification de ce sentiment de rejet : ce qui facilite son désaveu. Demeurons phénoménologique : nous dirons qu'après l'interprétation, la patiente est plus éloignée d'elle-même qu'elle ne l'était avant l'interprétation.

Elle était engagée, au départ, dans une problématique d'appropriation personnelle de son angoisse. Certes, celle-ci n'est pas perçue comme lui appartenant en propre en ce sens qu'elle prendrait sa source à l'intérieur d'elle-même. L'origine de l'angoisse est plutôt vécue subjectivement comme se localisant à l'extérieur, dans le thérapeute. Tout de même, quelque chose d'elle persiste dans l'expérience de son malaise; après l'interprétation, cette partie d'elle s'efface; elle devient entièrement aliénée dans ce qui se présente à elle comme le désir de l'autre. Le bon vouloir d'autrui détermine la voie qu'elle empruntera dans l'abord de sa grande souffrance psychique. On peut penser que l'interaction transféro-contre-transférentielle ayant cours de par l'interprétation est davantage une expression symptomatique de cette souffrance que l'amorce d'une voie de dégagement de celle-ci.

A *contrario*, il est des situations où le refus de l'interprétation s'avère favorable au processus analytique. Paradoxalement, le refus de l'interprétation favorise le travail interprétatif. Widlöcher souligne comment ce travail demande l'actualisation d'une co-pensée de l'analysant et de l'analyste (Widlöcher, 1996, 135). Dans certains contextes heureux, l'interprétation, introduisant la pensée *x* qui est refusée, facilite néanmoins le fonctionnement de l'appareil à penser de l'analysant; le refus de la pensée *x* s'inscrit dans une remise en mouvement de l'appareil à penser. La remise en mouvement conduit l'analysant à la pensée *y* ou *z*, qui lui permet d'ouvrir une brèche dans son inconscient

Ces réflexions nous permettent de conceptualiser un second type de difficultés rencontrées par l'interprétation. Dans ce deuxième type, la difficulté est plus large, plus fondamentale. Plutôt que d'un obstacle à une interprétation spécifique, il s'agit d'un obstacle au travail interprétatif; ce sont les limites, *per se*, du travail interprétatif. L'enjeu ne réside plus dans l'acceptation ou le refus d'une interprétation particulière; il porte davantage sur la capacité ou l'incapacité du patient à accueillir l'interprétation, quelle qu'elle soit, **comme une interprétation**, qu'elle soit acceptée ou refusée.

Mais alors, en deçà de cette capacité, comment accueille-t-on l'interprétation? Celle-ci n'est pas un regard porté sur la problématique inconsciente; celle-ci est entendue à l'intérieur même de cette problématique, essentiellement comme l'expression de sentiments positifs ou négatifs à l'endroit de l'analysant ou encore comme l'expression des modalités défensives privilégiées par l'analysant, par rapport à ces sentiments. Ultimement, l'interprétation devient un geste d'amour ou de haine, ou encore, une défense contre l'amour ou la haine.

Il en va ainsi de la dame au grand sourire. Au-delà de la visée élaborative que poursuit le thérapeute, la patiente accueille l'intervention dans le droit fil du mouvement de désaveu de l'angoisse, comme un signe de considération à son endroit : ce qui facilite la mise hors circuit de cette angoisse d'abandon. Nous touchons les limites de l'analysable stricto sensu, c'est-à-dire les limites du travail interprétatif. Celles-ci sont à distinguer des limites du travail analytique qui peut recevoir une acception plus large car l'expérience heureuse de la démarche analytique ne peut être restreinte à la séquence interprétation-prise de conscience.

On connaît la portée heuristique d'un regard posé sur la « situation-limite » ou la marge d'un phénomène. Roussillon, citant K. Jaspers, précise comment « “les situations limites” sont des situations qui fonctionnent comme des “révélateurs” d'expériences ou de questions qui ne sont saisissables dans leur plénitude existentielle que dans un certain mode de passage à la limite. » (Roussillon, 1991, 239). Les limites de l'analysable mettent en lumière une problématique qui autrement risque de passer inaperçue : celle des conditions/pré-conditions (Roussillon, 1995, 163) du travail interprétatif. Cette problématique introduit une question préalable à l'interprétation. Est-ce que, pour l'analysant, il fait sens de rechercher du sens? Et nous entendons ces termes comme la recherche d'une signification qui, **au regard de l'analysant**, prend sa source dans son monde intérieur.

Ne craignons pas de paraître formuler une évidence en spécifiant les choses de cette manière; nous ne sommes que devant une évidence apparente. Ce statut d'évidence apparente, conféré à la conflictualité interne, est souvent partie prenante de la problématique que nous décrivons; il est une source relativement fréquente de malentendus entre les deux partenaires du rapport analytique. Nous sommes en présence d'un piège contre-transférentiel inhérent à cette problématique. Pour nous, *thérapeutes*, il peut paraître évident que la dame au grand sourire répète en séance une conflictualité narcissique inconsciente où l'expérience d'aimer/être aimée vient buter sur des angoisses telles que cette expérience ne peut être assumée. Il en va ainsi dans ses divers milieux de vie où elle souffre de ne rencontrer le plus souvent que de l'indifférence, quand ce n'est pas de l'hostilité. Ne reproduit-elle pas dans la relation transférentielle les doléances qui ont suscité sa démarche?

Malheureusement, cela est tout sauf évident pour la patiente, qui se demande douloureusement si, encore une fois, – nous reviendrons sur ce *fatum* – son destin ne la met pas en présence d'une personne ressentant peu d'intérêt à son endroit. En ce sens, toute interprétation, dans la mesure où, de façon explicite ou implicite, elle tente de dégager l'origine interne du mouvement transférentiel, risque fort d'être entendue à partir du lieu psychique où se déroule ce mouvement transférentiel. L'interprétation est alors vécue comme une manifestation supplémentaire d'incompréhension ou de désintérêt de la part du thérapeute; à la limite, elle peut être reçue comme une manière un peu facile, pour ce dernier, de chercher à se disculper d'un reproche justifié.

Dans ce contexte transférentiel, que faire sinon reconnaître *in petto* que l'analysant a *subjectivement* raison? Quel sens cela aura-t-il de mettre en doute sa manière de ressentir les choses? Toute interprétation risque fort d'être accueillie ici comme une disqualification de la subjectivité de l'analysant. D'où le piège contre-transférentiel propre à cette problématique : devant le trauma narcissique que constitue, pour nous, cette modalité transférentielle, nous risquons de reprendre à notre compte, sous une forme ou sous une autre, ce commentaire de Freud désavouant le transfert de l'homme aux rats : « Vous savez bien que je ne suis pas ce capitaine cruel. » André Green (1974) nous met en garde contre ce « talion interprétatif ».

Toute interprétation laisse entrevoir, de par sa nature même d'interprétation, l'origine interne du mouvement transférentiel; elle risque dès lors d'être entendue du lieu même où a cours ce mouvement transférentiel, d'être prise dans ce mouvement transférentiel. Par la négative, notre observation clinique met en lumière comment, pour remplir véritablement sa fonction, toute interprétation se doit d'être une opération *méta*. Elle se doit d'être une communication sur la communication, une méta-communication. Ainsi, de par sa situation limite, le second type de difficultés rencontrées dans le travail interprétatif devient, *in absentia*, un révélateur des conditions/pré-conditions de ce travail. Ce second type souligne la présence d'une absence : ce qui importe, c'est ce qui n'est pas là. Ce qui importe, c'est l'absence des conditions/pré-conditions du travail interprétatif.

Nous pouvons, de là, inférer, *a contrario*, la nécessité d'une organisation particulière du fonctionnement psychique afin de rendre significatives – ce n'est qu'un pléonasme apparent – les significations pour l'analysant. Cette particularité du fonctionnement psychique ne concerne pas un contenu spécifique, une problématique inconsciente spécifique – telle la problématique œdipienne classiquement associée au champ névrotique – mais plutôt une spécificité de l'articulation contenant/contenu.

En ce sens, il est une articulation contenant/contenu qui, autorisant une opération méta, instaure un registre interprétatif. Cette articulation reçoit son expression métapsychologique dans ce que Widlöcher désigne comme l'acte de représentation entendu comme la capacité de rendre compte d'un état mental « indépendamment de la réalité auquel il se réfère » (Widlöcher, 1996, 134). L'auteur précise que la communication analytique ne porte pas sur le signifié mais plutôt sur l'acte de représentation. Nous sommes dans le prolongement de la pensée de Winnicott, qui introduit le terme d'écart conception-perception – la notion est présente antérieurement dans son œuvre – dans le post-scriptum du dernier ouvrage publié de son vivant, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*. Avec l'acte de représentation, nous avons un mode de figuration qui actualise l'écart conception-perception.

Cet écart permet à l'analysant, dans l'expérience transférentielle, de distinguer l'analyste tel qu'il le conçoit et l'analyste tel qu'il le perçoit; en d'autres mots, il peut distinguer le personnage transférentiel et la personne de l'analyste. Tentons d'éviter ici un malentendu possible. Cette distinction ne s'inscrit pas dans un savoir de nature intellectuelle; car elle ne pourrait alors que réduire indûment la dérive fantasmatique inhérente à un processus d'élaboration psychique qui soit authentique.

Cette distinction demande plutôt à prendre racine dans l'humus de l'affectivité primaire, pour reprendre l'expression de Winnicott. Nous sommes dans une certaine qualité de l'expérience affective; cette expérience comporte un degré suffisant de sécurité pour que l'analysant en vienne, en quelque sorte, à lâcher les amarres et se sente disposé à se laisser porter par le mouvement de dérive fantasmatique.

L'actualisation des processus transitionnels fait en sorte que le dire peut maintenant se situer entre le penser et le faire. Sans être un faire ou un projet de faire, il est davantage qu'un pur penser, en ce sens qu'il suscite une mobilisation affective apparentée à la mobilisation idéalement présente dans le faire. Il se dégage de ce propos une définition analytique de la pensée où le terme diffère quelque peu du sens courant. Paradoxalement, la pensée au sens analytique, ayant cours dans l'espace transitionnel, se situe dans un lieu tiers qui n'est ni le pur penser, ni le faire.

Dans l'après-coup de l'expérience transférentielle se situant aux limites de l'analysable et de l'effet révélateur de cette expérience, nous pouvons considérer l'acte de représentation comme partie intégrante du fonctionnement psychique névrotique. Cette composante de la psyché névrotique se doit d'être idéalement

présente tout au long de la démarche thérapeutique. Elle rejoint ainsi ce qui constitue la caractéristique commune de tous les éléments du cadre analytique, soit précisément ce caractère « constant » (Bleger, 1966, 255). L'acte de représentation ne réfère pas au texte analytique, au matériel verbal ou non-verbal, mais plutôt au **contexte** qui autorise une lecture partagée de ce texte par les deux partenaires du rapport analytique. En ce sens, l'acte de représentation se présente comme le concept charnière de la dimension cadre du fonctionnement psychique névrotique.

La situation analytique

Il est assez coutumier de définir la situation analytique comme la rencontre de ces deux éléments que sont le cadre et le processus. Du côté du processus, nous rangeons tout ce qui relève du changement; dans son acception classique, il a trait au mouvement par lequel l'inconscient devient conscient. Encore là, l'expérience analytique, aux limites de l'analysable, nous laisse entrevoir certains aspects du processus plus ou moins laissés dans l'ombre auparavant; on songe en particulier aux enseignements tirés des analyses en faux-self. À ce propos, ce n'est pas l'effet du hasard, dirons-nous, si Winnicott invente le squiggle, ce jeu où l'analyste s'intéresse d'abord à la ligne, au mouvement qu'elle engendre, avant de poser son regard sur la forme ou le destin de ce mouvement. L'auteur, ce faisant, présente une conception nouvelle du processus analytique.

Sans différer fondamentalement de la perspective classique, cette conception en déplace quelque peu l'accent. En ce qui regarde ce mouvement qu'est le processus, l'essentiel porte moins sur le fait d'atteindre le point y ou le point z, à partir du point x, mais plutôt sur la qualité particulière du cheminement entre ces deux points, soit le caractère inattendu, apparemment fortuit de ce cheminement. Cette qualité particulière devient garante de l'authenticité affective du processus. Elle nous assure que les significations dégagées en séance prennent source véritablement dans la part d'ombre du sujet, dans sa psyché inconsciente. Elle signe le caractère significatif des significations.

Céline Mayrand (1994), commentant l'art du photographe Robert Doisneau, a une formule heureuse pour exprimer notre propos quand elle évoque « cet art qui consiste à déclencher "les hasards" par le biais de mise en situation ». Peut-on mieux décrire le processus analytique, ces « hasards » qui surgissent et en même temps, l'articulation paradoxale de ceux-ci avec le cadre, cette mise en situation qui « déclenche » ces hasards?

C'est la mise à mal de cette articulation, dans les difficultés du travail interprétatif, qui nous conduit à interroger à nouveau le cadre analytique. Une intuition clinique ancienne n'a jamais cessé de nourrir cette interrogation : se peut-il que, aux limites de l'analysable, la difficulté à instaurer le changement tienne d'abord à une difficulté à instaurer le non-changement, à instaurer le cadre analytique?

Rappelons d'abord brièvement certaines perspectives courantes sur le cadre. Nous avons distingué ailleurs le dispositif physique et le dispositif psychologique

(Reid, 1996, 418). Le premier comprend la position divan-fauteuil ou fauteuil-fauteuil, la fréquence et la durée des séances, les modalités de paiement des honoraires ainsi que le caractère privé ou public du lieu de la cure. Le dispositif psychologique comporte la règle des libres associations et sa contrepartie, du côté de l'analyste, l'attention flottante, les règles d'abstinence et de neutralité bienveillante et la règle d'or du silence de l'analyste, pour reprendre l'expression consacrée.

L'actualisation des dispositifs physique et psychologique du cadre ne constitue pas évidemment une fin en soi; elle n'est qu'un moyen au service d'une fin : l'instauration du processus analytique, finalité ultime de la démarche. Cette mise en acte des dispositifs, si elle est une condition nécessaire du processus, n'en constitue pas en soi une condition suffisante. En effet, ce cadre thérapeutique ne donne sa mesure qu'en autant qu'il facilite la mise en œuvre d'un cadre proprement intrapsychique, en offrant à ce dernier un étayage interpsychique. Ce cadre intrapsychique peut être désigné comme la dimension cadre du fonctionnement de la psyché névrotique, une dimension qui s'insère comme finalité intermédiaire, à mi-chemin entre ce qui est de l'ordre du moyen et ce qui est de l'ordre de la finalité ultime.

La dimension cadre du fonctionnement psychique devient alors un lieu de jonction entre les éléments du dispositif et le processus. En ce sens, en dernier ressort, le cadre analytique est essentiellement un cadre interne, un cadre psychique. Tel le lit d'une rivière, hors les épisodes de crue pulsionnelle, il permet de baliser les diverses figurations mobilisées par la cure.

On le sait, le modèle de la première topique a été élaboré à partir d'une fonction psychique, la fonction onirique (Freud, 1900). De la même manière, nous décrivons une modélisation de la psyché à partir de sa fonction interprétative. C'est le « sujet humain auto-théorisant » de Jean Laplanche (1987). Nous nous attardons à cette fonction interprétative inhérente au développement de la psyché dans la mesure où l'interprétation analytique demande à prendre appui sur cette fonction interprétative première du psychisme qui, de par un travail de transformation des figurations inconscientes, fournit sa densité propre aux figurations préconscientes; ce faisant, cette fonction interprétative spontanée détermine l'enjeu défini par le modèle; selon ses aléas, la psyché sera ou non outillée pour interpréter les contenus psychiques sur un mode analytique, soit, en référence à un inconscient personnel de l'analysant. La dimension cadre du fonctionnement psychique, pose ainsi les conditions métapsychologiques du travail interprétatif; elle devient l'axe majeur de cette modélisation de la psyché

Une modélisation de la psyché en fonction du travail interprétatif

Nous décrivons ce modèle de la psyché sur le double plan métapsychologique et clinique. Le plan métapsychologique comporte deux volets; un premier volet, intrapsychique, est fourni par l'acte de représentation, qui permet l'expression de

l'écart conception-perception. Quant au second volet, interpsychique, offert par le rapport à un objet présent/absent, il découle directement des perspectives de Winnicott concernant l'affectivité primaire.

Rappelons succinctement la séquence qu'il propose en ce qui a trait à la maturation affective. D'abord le point A, ou la fusion originelle ou l'indifférenciation sujet/objet. A l'autre bout de la séquence, le point C, ou la capacité d'être seul, une capacité qui réside dans la possibilité d'investir le rapport à soi-même, d'une manière vivante et créative. Cette capacité d'être seul ne doit pas être confondue avec une manifestation comportementale comme l'isolement social. Au contraire, cette capacité d'être seul s'avère paradoxalement une condition sine qua non pour des relations harmonieuses avec autrui (Roussillon, 1991, 67).

Ce paradoxe relationnel rejoint une première position paradoxale à l'œuvre dans la maturation affective. Entre le point A et le point C, Winnicott propose le point B, ou la capacité d'être seul en présence de l'autre. Cette capacité épouse une forme dyadique en ce sens que l'environnement originnaire doit lui-même avoir accédé à cette position pour que l'individu puisse en faire l'expérience. Nous avons besoin d'un objet qui puisse être seul en notre présence afin que nous puissions faire l'expérience d'être seul en présence de l'objet.

Ce rapport à un objet présent/absent peut être considéré comme le répondant inter-psychique de l'acte de représentation. Il en est le répondant à un double titre; ce rapport s'inscrit d'abord dans la genèse de l'acte de représentation car il a un effet inducteur sur ce processus intra-psychique qu'est le travail du négatif (Green, 1993), un processus qui donne naissance à l'acte de représentation. Qui dit représentation, dit nouvelle présentation; celle-ci demande, en premier lieu, une absence de présentation. D'où la nécessité de ce travail du négatif qui, dans les évolutions heureuses du développement psychique, permet cette absentification de la présentation.

Subséquemment, nous pouvons assister à une inversion du mouvement; à partir d'une direction qui va du dehors au-dedans, le processus d'absentification peut emprunter dans un deuxième temps une direction dedans-dehors. Le rapport à un objet présent/absent dans l'inter-psychique devient maintenant la conséquence de l'acte de représentation. C'est à ce titre d'un effet secondaire de l'acte de représentation qu'il apparaît comme la composante inter-psychique de la dimension cadre de la psyché.

En ce sens, le rapport à un objet présent/absent est à la fois la cause et l'effet de l'acte de représentation; ceci nous permet d'inscrire cette problématique dans l'expérience transférentielle où le rapport à l'objet présent/absent peut être perturbé de deux manières, l'une et l'autre en trop. Ou bien autrui est trop présent; l'analyste est trop là. L'analysant s'engage dans un transfert passionnel qui peut revêtir une tonalité positive ou négative; les deux éventualités sont également négatives en ce qui a trait au processus analytique. Ou bien autrui est trop absent; l'analysant n'est plus seul avec l'autre; il se sent « tout seul ». C'est la clinique des états de vide intérieur; tantôt ces états sont directement à l'avant-scène; tantôt ils sont dissimulés sous un matériel qui fait écran.

Notre problématique peut ainsi être repérée au cœur de l'expérience du transfert. De cette manière, le jeu transféro-contre-transférentiel est susceptible de contenir un levier non négligeable pour le travail analytique. Cet effet de levier opère moins de par l'emprunt de la voie interprétative – nous sommes aux limites de l'analysable proprement dit – qu'en permettant une reprise des modalités d'accès à la transitionalité, par la modulation des parts respectives d'absence et de présence de l'analyste dans l'espace transféro-contre-transférentiel. Mais nous quittons ici les voies de la genèse pour aborder les voies de la méthode, un thème dont l'examen mériterait en soi une élaboration propre.

Les composantes intra-psychique et inter-psychique du cadre, en s'actualisant, engendrent une modalité spécifique de fonctionnement psychique et introduisent, peut-on penser, une révolution de la dynamique psychique; ce n'est pas l'effet du hasard si, dans notre description de cette dimension cadre de la psyché, nous tentons de tenir simultanément les deux fils de l'inter et de l'intra-psychique et ce, grâce à un mouvement de tension dialectique entre ces deux champs. Nous nous inscrivons ainsi dans la ligne de pensée amorcée par André Green (1982) avec le concept de double limite. L'auteur souligne comment la limite dedans/dehors et la limite conscient/inconscient s'influencent réciproquement dans le cours de leur instauration progressive. La limite dedans/dehors, ou la différenciation sujet/objet, et la limite conscient/inconscient, ou le refoulement originaire, deviennent, de fait, les compagnons obligés de ce phénomène bi-face qui est la subjectivation du monde pulsionnel (Reid, 1998), un phénomène qui permet à la pulsion de prendre racine dans la représentation inconsciente que le sujet a de lui-même; ce processus de subjectivation rend possible l'écart conception-perception..

Nous sommes ici dans le prolongement du postulat fondamental de la métapsychologie de Freud : le modèle hallucinatoire. Le premier processus psychique est la réalisation hallucinatoire du désir. De là, selon les aléas de l'interface psyché/environnement s'inscrivant dans l'histoire du sujet, la psyché peut ou non amorcer un deuil relatif de l'omnipotence; ce deuil, tout relatif qu'il soit, cette perte toute relative de l'omnipotence – avec sa localisation dorénavant restreinte au système inconscient - n'en constitue pas moins « un choc immense pour la psyché » (Winnicott, 1971, 99). Ce choc est salutaire; il instaure le refoulement originaire, qui induit un rapport dynamique entre le système conscient/préconscient et le système inconscient. Le conscient/préconscient est maintenant porteur des figurations déguisées issues du système inconscient, tout en s'en distinguant au plan du régime économique. L'hallucinatoire demeure confiné à l'inconscient. Les figurations issues de l'inconscient deviennent dans le conscient/préconscient des représentations, des conceptions. Seules les figurations issues du dehors demeurent des présentations ou des perceptions.

Nous entrevoyons de la sorte l'immense travail psychique qui est nécessaire à l'actualisation de l'écart conception-perception. Cet écart, à son tour, offre de l'expansion à la vie psychique, lui donne de la profondeur, de la perspective, ainsi qu'il est dit de la perspective d'un tableau. L'analysant, de cette manière, possède

un espace afin qu'à ses yeux l'étranger, l'énigmatique, prennent place à l'intérieur de lui-même. Le sujet se construit un « arrière-pays », dira Pontalis (1988, 273).

Au-delà d'une adhésion idéologique à la notion d'inconscient, c'est l'écart conception-perception qui véritablement rend tolérable, dans l'affectivité primaire de l'individu, l'existence d'un inconscient personnel possédant son dynamisme propre. L'acte de représentation atténue le caractère alarmant des figurations inconscientes et ce suffisamment pour donner libre cours au mouvement d'élaboration psychique que demande le travail interprétatif. Les significations peuvent devenir significatives; en effet, un investissement préalable de la représentation en tant que représentation est nécessaire à la portée des significations.

Il est intéressant de noter à ce propos que, dans la nouvelle traduction française des œuvres de Freud (1924, 5), le terme de significativité est parfois utilisé pour désigner la notion d'investissement : ce qui rejoint un certain usage courant, ainsi dans l'expression « les personnages significatifs de l'enfance ». En ce sens, il importe d'abord qu'il soit significatif de rechercher des significations, qu'il fasse sens de rechercher du sens. *A contrario*, dans la problématique du « sacrifice subjectal » (Green, 1987, 347), de par le contre-investissement du sujet par lui-même, nous observons le désinvestissement de la fonction spécifique de la représentation. Le champ des significations devient moins significatif.

Dans ce deuxième cas de figure, la condensation conception-perception entraîne un écrasement de la topique psychique qui se réduit à une simple frontière à l'interface psyché/environnement. Les processus d'évacuation de la tension psychique ont tendance à prédominer par rapport aux processus d'élaboration de cette tension. Par-delà la croyance affirmée en l'existence de l'inconscient – cette notion d'abord répandue dans la culture savante a maintenant cours dans la culture populaire – l'écoute de l'analyste, si elle devient sensible à cette dimension des choses, peut tout à fait bien repérer, dans le discours de l'analysant, un postulat implicite de sa métapsychologie personnelle, de sa propre théorie de son appareil psychique; cette théorie décrit les géographies respectives des espaces interne et externe.

Ce postulat implicite s'exprime comme en sourdine; nous entendons une voix comme en écho au discours manifeste : « Ma psyché ne possède pas un dynamisme propre; partant je ne suis pas à la source de la souffrance psychique que j'éprouve – c'est tout le mouvement du désaveu – d'ailleurs, de manière générale, quand j'éprouve un affect, je ne fais que réagir à ce qui vient du dehors. » En ce sens, Pontalis décrit « une oscillation de l'attitude à l'égard du monde extérieur qui va de la soumission à l'accumulation des heurts, comme si la vie de l'individu se trouvait toute entière occupée par les réactions à de tels heurts » (Pontalis, 1972, 179).

De par la condensation conception-perception, la dame au grand sourire situe l'origine de son sentiment de rejet dans le monde extérieur. Cette conception se présente comme une perception : ce qui lui permet de désavouer simultanément la turbulence pulsionnelle de son monde intérieur et l'expression défensive de cette turbulence dans l'émergence du sentiment de rejet.

Le « centre » opérationnel de la psyché (Winnicott, 1969, 246) est déporté à l'interface psyché/environnement; le discours devient un agir visant à induire une réaction qui rendra nul et non-avenu le sentiment de rejet. Ce processus d'évacuation de la tension psychique exige la séquence action-réaction. D'ailleurs la décharge de la tension a un caractère impérieux tel, que la psyché fera flèche de tout bois. Ainsi, la dame au grand sourire utilisera-t-elle à des fins d'évacuation l'intervention à visée élaborative de son thérapeute.

Si la modalité d'accueil de l'intervention détermine, de cette manière, sa forme ou son destin, il nous paraît justifié d'inclure la dimension cadre de la psyché dans la définition du modèle névrotico-normal de fonctionnement psychique, dans la mesure où c'est précisément cette dimension cadre qui rend le modèle idoine au travail interprétatif. Par une voie différente de la sienne, nous rejoignons ici la pensée de Freud, qui a toujours considéré la névrose comme le champ privilégié de la cure analytique. À l'opposé, l'absence de cette dimension cadre signe l'existence d'un fonctionnement psychique limite, un fonctionnement psychique aux limites du travail interprétatif.

Ces modèles, soulignons-le, ne décrivent pas des types de patient : la dame au grand sourire peut avoir recours ailleurs au modèle névrotique. Ce sont des modèles abstraits qui s'incarnent toujours à divers degrés selon les différents moments d'une cure, voire selon les différents moments d'une séance. Car l'expression des figurations inconscientes empruntera l'un ou l'autre modèle selon le degré relatif de présence et d'absence de l'objet à l'œuvre dans ces figurations, étant entendu que ces parts respectives de présence et d'absence peuvent fluctuer en fonction des diverses thématiques introduites dans la cure, voire en fonction des différents groupes d'associations ayant cours dans une séance.

L'objet de l'exposé actuel étant le cadre analytique, nous avons mis l'accent sur la dimension cadre du fonctionnement psychique dans la description des deux modèles de la psyché. Il est entendu que ces modèles possèdent un *modus operandi* beaucoup plus large; la dimension cadre ne représente que le point de rencontre entre ces modèles et la situation analytique. Nous avons dépeint ailleurs (Reid, 1998) les paramètres généraux de ces modèles.

Traduisons maintenant cette métapsychologie de la dimension cadre de la psyché en termes de théorie clinique. Comment entrevoir l'expression clinique de ces deux modèles? À ce propos, il est utile de se référer à ce que Winnicott désigne comme l'affectivité primaire. Nous ne nous attardons pas ici à ce qui affecte l'analysant : ce sera l'objet du processus analytique. La question est davantage de savoir comment l'analysant est affecté par ce qui l'affecte. Est-ce qu'il se vit comme l'agent actif de son mouvement transférentiel, qu'il s'agisse du transfert proprement dit ou du transfert latéral?

Le patient peut s'éprouver comme porteur d'une créativité personnelle, toute conflictuelle soit-elle; il fait l'expérience affective d'un conflit intra-subjectif, en ce sens qu'il situe l'origine des deux forces en conflit comme étant à l'intérieur de ce qu'il considère comme son monde intérieur. Nous observons un écart entre le

personnage transférentiel et la personne de l'analyste; cet écart permet l'illusion de la neutralité de l'analyste (Roussillon, 1995, 178). Cette illusion, entendue au sens de Winnicott, a une connotation positive; elle fait en sorte que l'analysant situe l'analyste comme interprète ailleurs dans sa psyché que dans le lieu où il réactualise ses scénarios fantasmatiques avec l'analyste comme objet pulsionnel (Winnicott, 1971, 121). La thématique inconsciente connaît un déguisement auquel l'analysant est sensible : ce qui, de manière plus ou moins explicite, crée un appel à l'interprétation. Voilà pour la phénoménologie du modèle névrotique.

La phénoménologie *limite* est tout autre. Dans le modèle *limite*, l'analysant éprouve son mouvement transférentiel comme la manifestation d'un *fatum*, d'un destin qui, à nouveau, l'accable. Il le savait bien, pourrait-il dire. Nous sommes à l'opposé de l'étonnement devant « le hasard déclenché ». L'expérience affective est celle d'un conflit inter-subjectif, d'un heurt entre la subjectivité personnelle de l'analysant et celle de l'analyste. Nous observons une condensation du personnage transférentiel et de la personne de l'analyste : cette condensation porte entrave à toute illusion de neutralité de la part de ce dernier.

La thématique inconsciente se présente souvent sans grand déguisement, en particulier dans les rêves qui s'avèrent cependant peu accessibles au travail interprétatif car ils sont eux-mêmes intégrés au mouvement de désappartenance psychique (Rosenberg, 1991, 156) qui caractérise le modèle limite. Dans cette foulée, le rêve renseigne le rêveur moins sur son monde intérieur que, du moins d'après le rêveur, sur le monde extérieur. Si appel il y a au thérapeute, – et l'appel est souvent impératif – il s'agit d'avantage d'un appel à prendre soin, d'un appel à l'action que d'un appel à l'interprétation. Si une recherche de sens est parfois mise de l'avant, son caractère impérieux trahit la visée inconsciente d'évacuer la problématique plutôt que de favoriser son élaboration.

Nous avons, à dessein, accentué le caractère contrasté de la description pour bien marquer les différences. Heureusement, la réalité clinique est souvent moins tranchée. Nous envisageons l'existence de deux pôles entre lesquels se situe un continuum, le fonctionnement psychique d'un analysant particulier à moment particulier de la cure ou de la séance s'inscrivant sur l'un ou l'autre des points de ce continuum à une distance diverse et fluctuante de ces deux pôles.

Une démarche à parfaire

D'une manière générale, que pouvons-nous retenir de ces considérations? Nous savons comment, du temps de Freud, de nombreuses problématiques limites ont été rangées sous le vocable de névrose; l'homme aux loups demeure, à cet égard, l'exemple le plus célèbre. C'est là un flottement assez coutumier dans l'utilisation d'une nouvelle méthode thérapeutique. D'ailleurs, très tôt, dès le tournant des années 20, le mouvement analytique prendra la mesure des limites à l'action thérapeutique de la méthode. Freud prend alors quelque peu ses distances par rapport à la dimension thérapeutique de la psychanalyse.

Ferenczi, quant à lui, prend les choses à bras le corps, peut-on dire; il s'engage dans de nouvelles recherches qui ne sont pas sans soulever une grande controverse. Faisons de la psychanalyse sauvage : posons que le mouvement analytique se montre mal en mesure d'accueillir cette controverse et d'assurer son renouvellement. Ferenczi se retrouve isolé. Après la mort de Freud, tout étant quasi demeuré en l'état au plan de la méthode, nous assistons à ce qui ressemble à un mouvement de fuite en avant avec une grande extension du champ thérapeutique de la psychanalyse, alors qu'il n'est pas certain que la réflexion métapsychologique et ses incidences méthodologiques aient nécessairement évolué au même rythme. Peut-être avons-nous là l'une des manières de comprendre le malaise actuel de la clinique analytique?

N'avons-nous pas sous-estimé l'importance des pré-requis métapsychologiques à l'utilisation per se du modèle interprétatif qu'est le modèle analytique? Faut-il rappeler qu'il ne suffit pas à un patient de s'allonger sur un divan pour qu'il soit en analyse? Les dispositifs physiques et psychologiques ne sont que des agents facilitateurs pour l'actualisation des conditions métapsychologiques du travail interprétatif, pour l'actualisation, dirons-nous, de la dimension cadre de la psyché. Ce ne sont que des agents facilitateurs : l'essentiel est ailleurs.

Par ailleurs, l'absence d'actualisation du cadre interne, si nous sommes attentifs à ce phénomène négatif – ce qui importe, c'est ce qui n'est pas là – a le mérite de désigner en creux les enjeux du travail analytique. Nous ne pouvons aborder ici ces enjeux multiples. Un simple commentaire : nous prenons peut-être trop facilement comme allant de soi la perspective voulant que les voies de la méthode se superposent nécessairement aux voies de la genèse; ainsi la méthode demanderait de refaire à rebours les voies de la genèse afin de repérer ultimement un lieu où la douleur psychique aurait pris naissance comme si « le traumatisme perdu » (Roussillon, 1991, 182) ne s'exprimait pas d'abord dans l'actuel, dans une souffrance psychique telle qu'elle entraîne un « sacrifice subjectal » (Green, 1987, 347). Comment remonter le cours du temps avec un sujet qui s'efface, qui disparaît?

Au fil des expériences, nous sommes devenus plus sensibles au rôle déterminant du contre-transfert. Nous sentons comment certains mouvements transférentiels demandent une période d'incubation contre-transférentielle avant d'être accessibles à un abord interprétatif. Parmi ces enjeux contre-transférentiels, – et ce n'est pas le plus facile, car l'interprétation représente la modalité privilégiée de restauration narcissique de l'analyste – nous avons à considérer un certain deuil du travail interprétatif si nous voulons parer au potentiel traumatique de l'interprétation qui, souvent aux limites de l'analysable, entraîne simplement une disqualification de la subjectivité de l'analysant; cette disqualification, si elle est ressentie, ne peut qu'accentuer sa souffrance psychique; par ailleurs, si elle est désavouée, elle accentue son aliénation dans une analyse en faux-self.

En repérant certains enjeux du travail analytique, dans les contextes cliniques difficiles, nous tenons un fil conducteur qui peut s'avérer utile dans les aménagements nécessaires du cadre analytique. On prête à Didier Anzieu une formule

où il paraphrase Jacques Prévert : il serait possible de faire de l'analyse « à pied, à cheval, en voiture ou en bateau à voile »; peut-être, mais à la condition de disposer d'une certaine feuille de route pour faciliter cette mise en situation qui permet « le déclenchement des hasards ». En même temps, formuler les choses de cette manière, c'est dire assez l'aléatoire nécessaire de nos démarches thérapeutiques.

wilfrid reid
74 courcelette
outremont, qc h2v 3a6

Références

- Bleger, J., 1966, *Psychanalyse du cadre psychanalytique*, in Kaës, R., Missenard, A., Kaspi, R., Anzieu, D., Guillaumin, J., Bleger, J., *Crise, rupture et dépassement, analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle et groupale*, Paris, Coll. Inconscient et Culture, Dunod, 1979.
- Freud, S., 1900, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presse Universitaire de France, 1967.
- Freud, S., 1924, *Névrose et psychose*, in Freud, S., *Œuvres complètes – psychanalyse*, Paris, Presse Universitaire de France, 1992.
- Green, A., 1974, *L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique*, in *La folie privée, psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990.
- Green, A., 1982, *La double limite*, in *La folie privée, psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990.
- Green, A., 1987, *La capacité de rêverie et le mythe étioologique*, in *La folie privée, psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990.
- Green, A., 1993, *Le travail du négatif*, Paris, Les Éditions de Minuit, Coll. Critique.
- Laplanche, J., 1987, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- Mayrand, C., 1994, *Un baiser vaut mille photos*, Parcours, arts visuels, n° 12.
- Pontalis, J.-B., 1972, *Naissance et reconnaissance du « soi »*, in *Entre le rêve et la douleur*, Coll. Tel, Paris, Gallimard, 1977.
- Pontalis, J.-B., 1988, *Derniers, premiers mots*, in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard.
- Reid, W., 1996, *Pour une métapsychologie du cadre analytique ou comment peut-on ne pas être un héros*, in *La psychothérapie psychanalytique, une diversité de champs cliniques*, sous la direction de P. Doucet et W. Reid, Boucherville, Gaëtan Morin Éditeur.
- Reid, W., 1998, *La pathologie narcissique : perspectives métapsychologique et préventive*, in *Psychologie clinique et prévention*, sous la direction de Claude de Tichey, Paris, Éditions et applications psychologiques.
- Rosenberg, B., 1991, *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, Monographies de la Revue française de psychanalyse, Paris, P.U.F.
- Roussillon, R., 1991, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- Roussillon, R., 1995, *Logiques et archéologiques du cadre psychanalytique*, Paris, P.U.F.
- Widlöcher, D., 1996, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- Winnicott, D.-W., 1971, *La créativité et ses origines*, in *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard 1975.
- Winnicott, D.-W., 1971, *L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications*, in *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.
- Winnicott, D.-W., 1969, *Lettre à un correspondant américain*, in *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1989.